**Dans la catégorie des brèves**

**1**

J’existe !

Je n’en crois pas mes yeux. Pourtant la lettre m’est adressée. Madame Pierre Legrand. Je ne m’appelle ni Pierre, ni Legrand mais Martine Dujardin. Depuis que j’ai convolé en justes noces, je n’existe plus. Même la sécurité sociale s’y est mise, m’envoyant une nouvelle carte vitale. Après quinze coups de fil et trois lettres recommandées, j’ai enfin obtenu la possibilité de faire figurer sur MA carte, Martine Dujardin-Legrand.

Certaines administrations m’expliquent qu’avec les deux noms, je pourrais plus facilement justifier de mon domicile, puisque tout : EDF, téléphone et autres contrats sont au nom de Legrand. Je n’aurai pas de soucis pour inscrire mes futurs enfants à l’école. C’est tellement pratique quand les parents portent le même nom. Il faudra simplement que je veille à m’assurer que mes diplômes ou mon permis de conduire seront toujours reconnus avec mon patronyme.

Nous sommes en France, en 2021, pays des droits de l’homme, mais pas encore des femmes.

*Isabelle GIRAUDOT*

**2**

Féministe

Un zéro en moins un détail sur sa fiche de paie   
et puis ce regard en coin du boss lorsqu’elle lui apporte les documents qu’il lui a demandé et qu’il la reluque

En détail.

Ce mec qui de loin lui lance « Hey salope tu suces » mais elle n’a ni le temps ni les couilles   
pour lui donner un coup de boule  
même si ça la démange pas mal, là, au centre de son ventre   
où pousse lentement peut-être un fruit.  
un garçon, un zéro de plus se demande-t-elle

ou une fille qui ne comptera pas qui comptera si peu dans la balance   
Se contentera de séparer le blanc du jaune, de peser la farine, le sucre, le beurre   
puis de danser un dernier tango à Paris   
alors elle repense à l’humiliation de Maria S.  
un détail au vu du succès commercial du film.

En marchant vite sur le quai de ce dernier métro à Paris   
Lille ou Marseille elle serre les dents de colère  
pour toutes les mains pour tous les frottements de ces hordes d’hommes   
plus très loin des bêtes à l’heure de pointe plutôt hard  
en Inde ou plus près d’ici dans les cages d’escaliers   
où la Maria fait le ménage et que l’on traite sans ménagements   
que l’on mariera souriante au cousin, au voisin, à son prochain.

A qui elle tendra la joue puis le ventre devenu rond comme un zéro   
un zéro de plus dans le décompte de celles que l’on case

dans un journal télévisé brûlées vives ou battues à mort   
puis cachées dans une statistique une fois l’an à 20h   
entre le fromage et le dessert qu’elle aura préparé   
avant d’aller mourir sous les coups de l’indifférence.

*Lionel PERRET*

**3**

L’ombre

« Derrière chaque grand homme se cache une grande femme. »

Je vois bien l’homme célèbre qui se tient à côté de son épouse, et prononce ces mots pour lui rendre hommage, à cette femme dont on connaît un peu le nom et la vie seulement par son intermédiaire. On dirait qu’elle n’est pas connue pour ce qu’elle est, mais pour être la femme de quelqu’un d’important.

C’est agaçant, mais ce qui l’est encore plus, c’est que cette phrase est censée représenter quelque chose de gratifiant. Comme si le meilleur qui puisse arriver à une femme était que son mari devienne connu et important grâce à elle.

Je ne veux pas de ça.

Je suis une femme, et je ne veux pas être cachée dans l’ombre d’un homme, aussi grand soit-il.

Cette phrase me rappelle dès que je pense à elle que je veux être reconnue pour ce que je suis. Elle me rappelle que je veux réussir dans la vie mieux que les hommes qui m’entourent pour l’affirmer de plus belle : les grandes femmes n’ont pas besoin des hommes pour briller.

*Coline Ledez*

**Dans la catégorie des nouvelles**

**1**

De si sales silences

Son œil coule jaune violet. Il s’étend, se répand bien au-delà de l’emplacement normal d’un œil. Il pend sur la joue. Au-dessus, la paupière gonflée.

J’ai 8 ans. Je trouve ça laid.

Je demande à maman : Il a quoi l’œil de madame Rose ? On devrait plutôt l’appeler madame Violette vu la couleur de son visage. C’est une pensée un peu bizarre et je la garde pour moi.

Mme Rose c’est notre voisine. On habite sur le même palier. Ma mère ne la fréquente pas beaucoup. Moi je la trouve plutôt gentille quand elle a ses deux yeux normaux. Tout de suite, elle me fait peur. Ce matin-là, on la croise à la boulangerie où maman m’achète un goûter pour l’école. Mais il est tellement dégoulinant, l’œil de madame Rose, que ça me coupe l’appétit. On dirait un baba au rhum avachi.

Je me souviens.

C’est Madame Rose qui répond à ma question, avec empressement, d’une voix qui chevrote et gargouille les mots. J’avais pas remarqué ses lèvres très grosses. Boursouflées. Celle du haut surtout. Ça chuinte et crachote un peu.

- Je me suis butée contre la porte du placard en allant uriner cette nuit. J’avais pris un somnifère. De vraies cochonneries ces trucs-là !

Ma mère, sentencieuse, méprisante aussi, je crois : Vous vous la prenez souvent la porte de placard et même que ça fait du bruit !

C’est vrai que madame Rose est maladroite ! Une fois, l’armoire, une fois l’escalier, une fois la rambarde du balcon. Elle raconte ça, au matin, avec sa gueule toute de travers. Elle explique ses chutes d’une petite voix qui semble prête à disparaitre ; comme elle.

Du coup, elle est rarement belle à voir. Amochée du bras, du visage. Une fois même elle s’est brulée avec sa cigarette ; ça faut le faire !

Je me souviens.

Les femmes parlent derrière son dos. Ma mère serre la mine pour soupirer avec ses copines. Parfois je saisis au vol leurs mots d’adultes. C’est à croire… cherche. Y en a … aime. Quand même, y ‘a pas de fumée…Les mots d’adultes sont toujours prononcés à voix basse mais quelques-uns s’échappent, histoire que les enfants en profitent un peu, j’ai remarqué.

Je me souviens

Je me suis fait mal au genou. Maman me passe du rouge. Une caresse sur mes blessures, un bisou et c’est fini. Maman est très à cheval là-dessus : bien soigner mais en douceur. Alors, avec mon genou écorché, je me demande pourquoi ma mère et les autres femmes détournent la tête quand madame Rose descend l’escalier dans son corps tout abimé. C’est sûr, elle n’est pas à son avantage. Ses yeux, surtout. Parfois le droit, parfois le gauche, pochés. Ça met mal à l’aise. Mais si quelqu’un réparait son œil, peut-être y verrait-elle plus clair la nuit ce qui lui éviterait de se cogner. C’est ce que je me dis tandis que les voisines et ma mère ferment les yeux qu’elles n’ont pourtant pas gonflés, elles !

J’ai 8 ans et je suis troublée à cause de la cloison dans ma chambre qui dit tout ou presque de la vie d’à côté.

On dirait que les meubles, ceux qui font mal à madame Rose, parlent et même hurlent.

C’est bizarre, vraiment. J’imagine qu’ils doivent être vivants parce qu’ils la poursuivent. Elle se débat. J’entends son souffle, non pas son souffle, j’exagère, j’entends des bruits qui nourrissent mon imagination de frissons désagréables. Dans mon lit de petite fille, j’ai peur, même si les meubles chez moi ont l’air plutôt tranquilles.

Quand ça dure trop, ma mère cogne sur les murs : C’est pas un peu fini, ce bordel ! La nuit, ma mère s’énerve facilement. Le vacarme s’arrête, un peu. Pas complètement. Je dirais qu’il s’assourdit.

Mais aux matins de ces nuits là quand madame Rose sort pour aller faire ses courses, elle n’a pas l’air en forme.

Je me souviens.

Le mari de madame Rose travaille à l’hôpital, à ce qu’il parait. On le voit peu dans le quartier. Il part tôt et rentre tard. En général, je suis déjà au lit. C’est un monsieur qu’on remarque à peine. Pas comme madame Rose à qui on ne donne plus d’âge avec ses bleus et ses jaunes qui lui mangent le visage. Je me demande pourquoi son mari ne la soigne pas, vu son métier.

Ma mère, à propos de monsieur Rose, soupire : faudrait pas boire.

Ce qui est sûr, c’est que les semaines où monsieur Rose fait les nuits à l’hôpital, madame Rose parait plus reposée. Parfois, elle sourit. Un tout petit sourire, qui s’excuse du dérangement. J’explique ma théorie à maman. Elle me trouve très observatrice mais m’interdit de me mêler des affaires des adultes. Mais j’y peux rien. La cloison est si fine et madame Rose si bleue, dans l’escalier.

Je me souviens.

Une nuit où monsieur Rose ne travaille pas, les meubles s’en sont pris à Madame Rose, comme d’habitude mais en pire. Vraiment ils y allaient fort. Elle nous racontera demain, j’ai pensé, vu que madame Rose explique toujours son pourquoi du comment.

Ma mère a hurlé : Ça suffit maintenant ou j’appelle la police.

Je ne savais pas que la police pouvait intervenir sur un cas comme celui-ci mais c’est pas bête de faire quelque chose pour madame Rose. Je m’endors rassurée avec les bruits plus sourds, derrière mon oreiller.

Pour de vrai, alors que les nuits de fracas se répètent, la police, je l’ai jamais vu arriver avec son beau gyrophare. Ça se remarquerait quand même, dans un quartier comme le nôtre. Ma mère aime bien dire qu’on vit dans un quartier paisible. Et d’ajouter : dommage que les Rose gâchent tout !

Je me souviens.

Madame Rose, au fil du temps passant, plus grise, plus maigre, plus penchée.

Puis, cette nuit-là. Bruyante, cacophonique. Toute en tumulte derrière la cloison avec tout à coup, un silence détonnant. Ensuite les pompiers, à l’aube d’un dimanche d’été qui sent les vacances.

-Oh mon dieu, mon dieu, ça devait arriver, se lamente ma mère.

Comme elle est occupée à commenter l’évènement avec les voisines, je me glisse sur le pas de la porte. Madame Rose sur une civière. Son visage… Je l’avais déjà vu amoché mais là…On dirait de la viande hachée et jamais plus je n’en mangerai.

La police est arrivée cette fois-là. Elle embarque monsieur Rose. Il aurait mieux fait de travailler cette nuit, ça aurait évité tous ces ennuis, j’me dis. Parfois quand on est petite, on pense bizarre.

Monsieur et madame Rose ne sont jamais revenus dans l’appartement. Bon débarras a déclaré ma mère.

J’ai 18 ans maintenant. Ou bien 30 ou bien plus. Contrairement à ma mère, je ne me suis jamais débarrassée de madame Rose. Je ne peux pas regarder un œil jaune, un œil qui dégouline sur le visage d’une femme, un œil avec des lunettes de soleil d’où s’échappent des bleus sans penser à elle. Et des visages comme ça, quand on est attentif, et bien, on en croise trop souvent.

Je ne peux pas entendre aux informations qu’on a battu une femme sans penser aux voisines qui savaient et se sont tues. A ma mère qui s’est tue.

A madame Rose qui s’est tue aussi.

Cette sale époque avec ses sales silences. J’ai la rage !

Et j’ai envie qu’on entende mes cris. Pas des cris tête baissée et yeux pochés, non ! Des cris fiers, des cris qui brisent les murs, morcellent les petites lâchetés. Des cris qui portent haut et fort ces deux mots : Ça suffit !

*Marie Clotilde Bastide*

**2**

Juste un regard

C'était au début de l'été, au moment où les premiers rayons du soleil nous enveloppaient d'une chaleur rassurante. Ce jour-là, j'ai claqué la porte de chez moi le cœur léger, les écouteurs visés sur mes oreilles. Plaçant mes pieds au rythme de la musique, je regardais les gens évoluer autour de moi et se fondre dans le paysage, comme si j'étais propulsée dans le générique d'un film. Je me sentais apaisée, confiante.

-Plus que deux semaines puis ce sont les vacances pensais-je.

Alors que j'imaginais ma première brasse, un sourire un peu béat flottant sur mes lèvres, les visages des personnes que je croisais étaient parfois analysées par mon cerveau : une mamie promenant son chien en chemise de nuit, une jeune femme plongée dans un livre dont l'intitulé me semblait être Une chambre à soi, un adulte en trottinette (à ce moment-là j'ai dû esquisser un sourire narquois : alors qu'enfant on est pressé de découvrir les joies du vélo pour faire "comme les grands", certains finissent par retourner à leur premier amour). Tandis qu’un sourire fondait doucement sur mes lèvres, une moue le remplaça au moment où je le recroisais. Puis il revient, face à moi. Instinctivement, je prends le temps de retenir quelques détails : un téléphone à la main droite, tee-shirt rouge, cheveux bruns. A nouveau, l’homme à trottinette repasse. J'arrive à photographier son sourire. Il me fait froid dans le dos. J'enlève un écouteur puis presse ma foulé.

Au centre de cette scène, il y a une fille. Tout ce dont je me souviens, ce sont des yeux. Des yeux qui cherchaient les miens. Des yeux apeurés. Des yeux qui faisaient ce que sa bouche refusait de faire : hurler.

Tout ceci s'est passé en une fraction de seconde. Et tout ce que j'ai fait est continuer mon chemin. Quelques mètres plus loin, la vie était redevenue normale. J'ai remis mon écouteur et calé le rythme de mes pas à celui de la musique.

Si tu sors le soir dans la nuit,

-Tien, un autre chien en laisse ! songeai-je. On dirait un corgi, c'est fou comme cette race est recherchée en ce moment…

Si tu bois de l'eau chaude avec des fleurs dedans,

Si tu vois autre chose que la tête blasée des gens,

Tu es surement une sorcière [Pomme]

Des sept étapes du deuil, j'en étais à la première : le déni.

Le deuil de mon insouciance.

Le Déni et la banalisation afin de me protéger, cherchant par tous les moyens à rester et me complaire dans un monde intérieur qui ne mute pas en un radar à injustices et inégalités.

Mais la Colère m'a bien rattrapé, précédée d’un sentiment de honte et de culpabilité.

En effet, en arrivant chez moi, j'ai ôté mes vêtements pour les remplacer par des plus confortables.

-Ce soir, ce sera "chill" décidai-je en enlevant mon collier. Pendant que le bibimbap se réchauffe j'avance dans ma lecture de la Servante Ecarlate par Margareth Atwood puis direction le canapé pour continuer "Orange is the new Black".

Heureuse et satisfaite, j'ai souris. Le miroir m'a renvoyé mon reflet. De la bouche mon regard est finalement remonté jusqu'à ma joue où un résidu de fard avait résisté à l'attaque de l'eau micellaire et du coton. Puis mes yeux se sont rencontrés. Et d'un coup je les ai revus. Ceux de La Fille. Ils étaient toujours aussi craintifs. Apeurés. Affolés. Epouvantés.

-Stop. Tu te fais des films, il ne s'est rien passé du tout. Les romans te montent à la tête, tu as juste envie de faire ta Miss Marple.

-Mais si elle était vraiment en danger. Si cet homme l'a suivi jusque dans sa rue. Devant son appartement. Dans l'ascenseur.

-Arrête de t'en faire, tu as vu comment elle était habillée...

J'ai eu honte de mes pensées. J'ai rapidement baissé les yeux, brutalement rangé mes affaires et suis sortie de la salle de bain, résignée à passer une bonne soirée.

Pour me détendre, je me sers une bière -elle à un arrière-goût amère- mais la musique jazz contrebalance grâce à son mélange sucrée mais si mélancolique.

Saison 1 Episode 4 : Je me rends compte que le surveillant de la prison, Mendez, est immonde. Il abuse de son autorité pour se comporter de manière déplacée avec des femmes vulnérables.

Alors que je me fais cette réflexion, le sourire du surveillant se calque sur l'homme à la trottinette. J'avale une gorgée de bière. Je me sens mal. J'étouffe et pourtant on est encore loin des chaleurs d'été. Une voix lointaine et sirupeuse me murmure : c'est la culpabilité qui t'étouffe. Brusquement j'éteins la télévision et vais me coucher.

Si je pensais que dormir me permettrait de reposer ma conscience, je me suis bien trompée. A mon réveil, j'avais l'impression de ne pas avoir fermer un œil. J'étais en sueur, les draps étalés de part et d'autre du lit. Des bribes de mon cauchemar me reviennent de manière limpide : des yeux terrifiés, un sourire carnassier, une course poursuite, des souffles haletants, un hurlement

-"Non !"

Somnolente et engourdie, je prends mon bus habituel pour me rendre au travail. En entrant, je baisse la tête, ayant l'impression que toute l'assistance avait eu vent de mon crime : certains invoquent la "non-assistance à personne en danger" tandis que d'autres pointent du doigt mon manque de sororité.

La journée passa, j'étais un automate jusqu'au trajet du retour où j'ai enfin pu laisser libre court à mes pensées. Plus j'y réfléchissais et plus l'injustice de notre situation en tant que femme me sautait à la gorge. Tout en écoutant un podcast de "La Poudre", j'ai commencé à me demander si c'était vraiment la première fois que j'étais confrontée au sexisme et à la virulence du monde patriarcal. Alors, j'ai commencé à en rédiger une liste mentale non exhaustive :

Faire en sorte de ne jamais laisser son verre trainer en soirée

Envoyer des messages entre amiEs pour annoncer être bien rentrées

Mentir ou cacher avoir ses règles pour ne pas être discréditée, considérée comme instable momentanément.

Ignorer quotidiennement les publicités ou autres actions marketing reléguant la femme à un rôle stéréotypé

Ne pas pouvoir compter sur l'égalité des chances

Intimer à son conjoint la cessation des violences conjugales

Subir les regards lourds de sens, les paroles déplacées

Travailler plus que tout pour essayer de se faire respecter

Etre sans vergetures ou cellulite, s’épiler, ne pas être pas trop grosse et ni trop maigre

C'est sur ce trajet, ligne 88, qu'une étincelle s'est allumée en moi. J'ai passé mes deux jours de congés enfermée chez moi, coincée entre une montagne de livres, un carnet de note, mon ordinateur ainsi qu'une grande dose de théine. Pour mieux comprendre le féminisme actuel et passé, j'ai découvert Gisèle Halimi, fait la rencontre de Virginia Woolf et Roxane Gay mais aussi de Mme Ngozi Adichie, Goldman et Chollet. A la fin de ce week-end, je me suis posée et j'ai affirmée, haut et fort :

-Je suis féministe.

J'ai toujours inconsciemment considéré ce terme comme obscène, peut-être parce que l'on me l'avait implicitement enseigné. Je sais maintenant que j'appartiens à ce mouvement qui se bat quotidiennement pour les droits et la liberté des femmes. C'est ensuite à moi de déterminer quel est mon féminisme.

Je ne le savais pas encore mais la semaine suivante, au lieu de me prélasser au bord d'une piscine, je pousserai les portes d'une association et déciderai de m'engager en participant à des campagnes de prévention dans la rue contre les violences quotidiennes.

Et vous, que faites-vous pour protéger vos sœurs, amies, cousines, voisines, mères ?

Fermez-vous les yeux ou décidez-vous d'agir ?

*Une féministe*

**3**

Une femme en pandémie

Depuis mars 2020, nous vivons une nouvelle ère, l’ère des confinements successifs, des fermetures de classe tant redoutées et des réunions à distance. En effet, l’apparition du coronavirus dans nos vies a fait reculer les avancées féministes obtenues ces dernières décennies ; d’abord les métiers précaires et exposés sont en grandes parties occupés par des femmes (précarité dans la restauration, le tourisme, le commerce), les infirmières hyper mobilisées et les enseignantes investies pour maintenir des supports d’école à la maison.

On peut aussi évoquer toutes les femmes actives qui, en raison de la présence des enfants à la maison, sont redevenues des mères au foyer à plein temps en assurant un télétravail certes dégradé mais un suivi de leurs dossiers le temps de la sieste ou en rognant sur leur propre temps de sommeil. Il s’est en effet avéré que, dans les foyers où le père et la mère se sont retrouvés à la maison, les hommes ont très vite développé des symptômes de fatigue extrême voire de douleurs nouvelles dont la cause n’est toujours pas identifiée à ce jour…La mère, elle, a accepté la situation, s’est adaptée et a joué tous les rôles : cuisinière, assistante maternelle, infirmière, psychologue, s’est mise aux retraits de commande pour gagner (un peu) de temps, enseignante, intendante du linge et de la maison, a aussi voulu participer à la lutte contre le virus en cousant des masques en tissu lorsqu’ils étaient encore efficaces, organisant des visios avec les amis/la famille pour ne pas perdre le fil de nos vies, créatrice de jeux et d’occupations diverses pour limiter le temps d’écran qui avait pourtant explosé…Le père lui, a souvent été mobilisé pour son travail sur site ou s’est enfermé dans une pièce dédiée lorsque c’était possible pour multiplier le travail à distance.

L’été 2021 aura été celui de tous les extrêmes, depuis un énième rapport alarmiste du GIEC aux incendies meurtriers sur le pourtour méditerranéen en passant par les inondations catastrophiques en Belgique et en Allemagne après les dômes de chaleur constatés sur plusieurs pays tempérés. Dans le même temps, de riches hommes s’envoyaient en l’air grâce à leurs activités fructueuses, citons entre autres Elon Musk, Jeff Bezos et Richard Branson. La Terre ayant déjà été vidée par nos soins, une activité lucrative d’habitat dans l’espace se faisait donc pressentir…

A la rentrée 2021 entrait en vigueur la loi bioéthique ouvrant la PMA pour toutes, un rayon de soleil féministe pour les femmes seules souhaitant des enfants malgré leur célibat et dont les couples lesbiens pourront également bénéficier.

La circulation du virus ayant accéléré les mutations de celui-ci, la planète vivait des confinements à des rythmes différents selon la saturation locale des systèmes hospitaliers ; les candidats aux postes des métiers tertiaires et fonctions support devaient désormais présenter lors de leur entretien d’embauche des photographies d’un espace de travail aménagé à leur domicile pour prétendre aux 3 à 4 journées hebdomadaires de télétravail désormais obligatoires pour les employeurs dans la lutte contre la circulation et donc la mutation du virus.

A la suite de l’élection présidentielle d’une femme en avril 2022 en France, une étude a été rapidement diligentée face à la baisse importante des naissances et la recrudescence des appels au 3919 contre les violences faites aux femmes ; les immeubles de bureau vides ou désertés furent ainsi réquisitionnés par l’Etat afin de créer des villages de femmes, mettant en relation des femmes récemment séparées avec ou sans enfants, des femmes célibataires en plein projet de procréation médicalement assistée et des femmes souhaitant se lancer dans des projets professionnels n’ayant pas les finances pour assurer la garde de leurs enfants tout en s’impliquant dans une formation ou en se lançant dans l’entreprenariat. Ces immeubles furent rapidement transformés en oasis de vie avec un véritable recentrage écologique, prenant ainsi pour leitmotiv la fabrication maison des produits cosmétiques et ménagers tout en installant compost, poulaillers, récupérateurs d’eau de pluie et ruches sur les toits lorsqu’une végétalisation de ceux-ci était envisageable.

Les fermetures de classes systématiquement appliquées au premier cas de covid ne portaient alors plus préjudice aux élèves puisque, de retour à l’immeuble, des femmes prenaient le relais des mamans pour assurer les cours aux enfants présents, il y avait en effet toujours un adulte disponible selon un planning mis en place pour prendre en charge un étage d’habitation. Concernant les femmes dont le désir de maternité avait pris le dessus sur leurs aspirations professionnelles et personnelles, elles étaient nombreuses à vivre des dépressions post-partum assez violentes de retour isolées chez elle avec un nourrisson à découvrir ; ici, elles se retrouvaient accompagnées et rassurées d’avoir un relais pendant leurs 15 séances de rééducation recommandées et de pouvoir demander un peu d’aide dès que le besoin s’en faisait ressentir pour éviter l’épuisement de ces premiers mois à temps complet passé avec bébé.

Il était en effet prouvé qu’il fallait un village pour élever un enfant et que nos habitats individuels éloignés de nos parents, famille et amis ne répondaient plus aux instincts animaux de l’homme, habitué depuis des millénaires à la vie et survie en groupe.

Les répercussions de ces villages sur l’environnement se faisaient alors très rapidement ressentir, que ce soit au niveau du retour de la biodiversité en ville grâce aux ruches et potagers mis en place, de la diminution des déchets générés grâce au vrac, à la cuisine collective et au compost, de la baisse significative des déplacements professionnels avec pédibus instaurés pour conduire les enfants à pied dans leurs différents établissements scolaires, de la crèche au collège ; il était en effet plus facile de prendre ce temps pour faire ces circuits à pied lorsqu’on n’a pas à le faire tous les jours, les rotations entre femmes selon leur emploi du temps leur permettaient ici de faire chacune ce trajet environ 4 fois par mois au total.

Ce concept émanant des pays développés ne tarda pas à être dupliqué dans les pays en cours de développement grâce à l’action des ONG sur le terrain et on assista, après quelques années d’existence pour ces villages, à l’émergence de questions sur la place des hommes, des journalistes s’interrogeant alors sur le rôle unique de reproducteur que leur laissait ce type d’organisation collective.

Il était hors de question pour les mamans de priver leur progéniture d’une figure paternelle, sauf en cas de danger avéré pour l’enfant, et l’on vit émerger sur tous les territoires des villages exclusivement masculins. Bien sûr, l’idée était de laisser le choix aux humains dans leur mode de vie et il n’était pas rare de croiser dans le voisinage des couples heureux d’habiter à 2 tout en élevant leurs enfants ensemble, la pandémie avait fait suffisamment de ravages pour faire diminuer la population de 7,7 à 6 milliards d’habitants en 2050…

On ouvrit même des ailes réservées aux jeunes mamans, qui habitaient par ailleurs en couple mais qui avaient émis le besoin de rejoindre ces villages le temps de la première année de vie de leur petit ; il n’était d’ailleurs pas rare de les voir revenir quelques années après avec leur deuxième enfant, pendant que le papa rejoignait un village des hommes avec son aîné(e)!

*Caroline P*